

17 Février 1906

LE SIÈGE DE TURIN

Victor Amédée II aux Vallées



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les enfants des Vallées

17 FÉVRIER 1906



LE SIÈGE DE TURIN



Victor Amédée II aux Vallées



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les enfants des Vallées*

Chers enfants,

La Société d'Histoire Vaudoise pense à vous avec une maternelle affection; et cette année encore, grâce à la plume alerte et savante de M^r le Professeur J. Jalla, elle veut vous donner un souvenir plus durable que ne le sont les petits cadeaux qui vous sont distribués avec lui et dont vous avez tous les droits d'être friands. Notre « Société » a interrompu l'ordre des récits de notre histoire vaudoise, tout simplement par le fait que cette année rappelle à tous les Piémontais de la province de Turin l'héroïque défense de cette ville et les épisodes de MARIA BRICCA, au château de Pianezza, et de PIETRO MICCA, au premier assaut général de la citadelle de Turin, qui la rendirent célèbre au sein de nos populations.

Chers enfants de nos Vallées, si le duc de Savoie avait été cruel envers nos pères par l'édit de 1686 que le Roi Soleil Louis XIV lui avait arraché, et en vertu duquel les pauvres enfants des Vallées auraient dû être tous, sans exceptions, « baptisés et élevés dans la religion papiste, » nos pères ne se sont pas vengés par représailles. Si le duc eût pu savoir que, peu d'années après, les Vaudois auraient réoccupé leurs foyers, certes il n'aurait pas maltraité nos pères dont il savait reconnaître la valeur et la fidélité. Mais il n'était pas son maître; il n'était pas conduit par l'Esprit du Seigneur. L'esprit de la politique humaine, papiste, égoïste et parfois féroce

l'avait fourvoyé ; et chose étrange ! ce fut auprès des Vaudois, à Rora, que poursuivi par le Général de la Feuillade il trouva un refuge et un peu de repos momentané. Les Vaudois dès 1690 servirent fidèlement leur persécuteur et en 1706 ils lui donnèrent un asile. La légende, dit-on, a brodé là-dessus ; le fait reste. Et il nous rappelle les sublimes Paroles du Sauveur :

« Mais, moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et vous persécutent, afin que vous soyez les » « Enfants de votre Père Céleste » (*Matth. V, 44-45*).

Il nous rappelle aussi (ce jour est un jour de souvenir pur et serein) la parole de S. Paul : « Si ton ennemi a faim donne-lui à manger, s'il a soif donne-lui à boire. » « Ne sois pas vaincu par le mal, mais surpasse le mal par le bien ! » (Rom. XII, 20-21).

Nos pères nous ont donné cette leçon splendide, chers enfants, il faut la suivre.

L. Longo

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE.





Le siège de Turin

VICTOR AMÉDÉE II AUX VALLÉES

Chers enfants des Vallées,

Le Piémont, et particulièrement sa capitale, célèbrent cette année le 200^e anniversaire du siège de Turin. Voulez-vous que nous nous joignons à eux, en rappelant la part que nos ancêtres ont prise à ces événements?

En 1700 mourait Charles II, roi d'Espagne et seigneur d'une grande partie de l'Italie, des Pays-Bas et de l'Amérique, ainsi que de bien d'autres pays encore, tellement que l'on disait que le soleil ne se couchait jamais sur ses domaines. Eh bien! cette immense monarchie manquait d'un héritier du trône. Charles II, mort sans enfants, avait, il est vrai, dans son testament, désigné comme son successeur le duc d'Anjou, petit-fils du roi de France; mais l'empereur d'Allemagne, arrière-cousin du roi défunt, était décidé à s'opposer de toutes ses forces à cette succession. Il n'eut pas de peine à s'assurer l'alliance de l'Angleterre et de la Hollande, jalouses et inquiètes de la puissance menaçante de Louis XIV.

Qu'allait faire le duc de Savoie, Victor Amédée II? Placé entre la France d'un côté, et de l'autre la Lombardie, province de l'Espagne, il se vit forcé de s'allier à ces deux Puissances. Mais il était, lui aussi, fatigué et inquiet de la suprématie française. Il comptait, d'ailleurs, profiter de la guerre pour acquérir la Lombardie, qui lui serait sans doute cédée moins facilement par les Espagnols, qui la tenaient, que par leurs ennemis. Aussi, quoique nommé généralissime des troupes françaises en Italie, entraînait-il en pourparlers secrets avec les alliés.

Quand Louis XIV eut pu se convaincre de ce double jeu, il commença subitement les hostilités en Piémont, ce qui exposa aux plus grands dangers le duc, dont les Etats étaient parcourus en tous sens par les troupes françaises. Mais Victor

Amédée fit face courageusement à une position aussi critique et fit appel au zèle et au patriotisme de ses peuples.

Quoiqu'il eût traité avec la plus noire ingratitude les Vaudois, qui avaient prodigué leur sang pour lui au cours de la guerre précédente, connaissant leur zèle pour son service et leur valeur, il écrivit, le 5 octobre 1703, une lettre signée de sa propre main, et l'adressa à chacun de leurs pasteurs et autres personnages en vue « *étant persuadés, écrit-il, que le même motif, qui vous a portés à nous faire connaître, dans toutes les occasions des guerres passées, votre fidélité et votre zèle, vous inspirera à ne nous en donner pas moins de marques dans celle-ci. Vous devez, à cette fin, sans perte de temps, former vos compagnies et accepter tous les réfugiés français qui voudront venir dans vos vallées; vous devrez même les convier à s'y rendre.* »

Les soldats vaudois s'organisèrent aussitôt en 34 compagnies, aux ordres du capitaine Malanot, des Clos, promu au grade de major. Parmi les autres officiers, rappelons Bastie, Brez, Combe, Gonin, Goss, Meyron, Mondon, Negrin, Peyran, Peyrot, Tourn, les réfugiés Claude Pastre, de Mentouilles, Signoret de Guillestre, etc. Ils ne tardèrent pas à se signaler par plusieurs hardis coups de main.

De nombreux Camisards des Cévennes, ayant à leur tête leur chef bien connu, Jean Cavalier, vinrent grossir leurs rangs.

Henri Arnaud lui-même, bien qu'exilé deux fois par le duc, rentra aux Vallées où, tout en occupant provisoirement le poste de pasteur de S. Jean, il déploya une grande activité et toute son influence pour exciter les Vaudois à seconder les desseins de leur prince.

Cependant, les troupes françaises, déjà en campagne et en nombre prépondérant, eurent bientôt fait de s'emparer, d'un côté, de la Savoie et de la vallée de Suse, pendant qu'un autre corps d'armée occupait Verceil, Ivree et la forte place de Verrua.

Le duc de la Feuillade, général français, connaissant, lui aussi, la bravoure des Vaudois et l'importance de leur frontière, leur offrit de les prémunir contre tous les maux de la guerre, si seulement, demeurant neutres, ils s'abstenaient de favoriser le duc. Chargés d'impôts, harassés par le clergé, traités comme des parias par leur souverain en dépit des promesses les plus solennelles, ils se seraient peut-être laissés éblouir par les promesses, non moins mensongères, de la France, si Arnaud et le représentant de la Hollande, parcourant les trois vallées, ne les eussent rassurés et confirmés dans la résolution de demeurer attachés à la maison de Savoie.

Le duc avait imprudemment dégarni nos montagnes, en appelant dans la plaine les compagnies vaudoises. Les Français en profitèrent. Le 20 juin 1704, ils attaquèrent, à la fois, Mirabouc

par le Col de la Croix, et la vallée de S. Martin par le Col du Pis. Mirabouc résista, mais la Feuillade occupa sans difficulté le Val S. Martin, repoussa les quelques Vaudois de S. Germain qui voulurent s'opposer à sa marche, et parvint jusqu'à Angrogne. Ce dernier vallon fut bientôt repris par les Vaudois, que commandait le marquis de Parelle; mais Pramol et S. Germain, ravagés et incendiés, demeurèrent presque inhabités durant les quatre années suivantes.

La Feuillade renouvela alors ses offres aux habitants de la vallée de S. Martin. Une partie d'entre eux les acceptèrent pour pouvoir rentrer dans leurs biens, tandis que les autres se fixèrent au Val Luserne jusqu'à la fin de la guerre. Le bassin de la Germanasque, le Pomaré et l'Envers-Pinache furent érigés en *République de S. Martin*, sous la protection du roi de France. De tous les avantages promis, le seul qui fut maintenu exactement fut d'avoir toujours du sel au Perrier, à 2 sols la livre; aussi cet Etat ridicule a-t-il été appelé la *république du sel*. La vallée, devenue le refuge des bandits et des déserteurs, ne tarda pas à être en proie à l'anarchie. Quoiqu'on leur eût promis qu'ils jouiraient de la liberté de conscience, les pasteurs et les régents durent s'enfuir, et le culte ne fut plus célébré que de temps à autre par deux candidats en théologie, Leydet et Forneron.

Au Val Luserne, rempli de réfugiés français et *martinens*, la misère était si grande que le duc se vit obligé de faire des distributions régulières de secours à 272 familles, dont il retenait les chefs sous les armes.

Ayant besoin d'eux et voulant, d'ailleurs, plaire aux Puissances Protestantes, l'Angleterre et la Hollande, qui le soutenaient au moyen de leurs troupes et de leur argent, Victor Amédée laissa aux Vaudois une entière liberté religieuse pendant ce laps de temps. À S. Jean, on put même rouvrir l'ancien temple des Malanots (aujourd'hui les Malans), sur les ruines duquel avait été érigée une chapelle papiste. C'est là que fut tenu le synode de 1704.

Pendant la guerre continuait à être désastreuse pour Victor Amédée. Ses alliés étaient éloignés, et il voyait ses meilleures forteresses tomber successivement au pouvoir des Français. Ceux-ci vinrent enfin envelopper sa capitale, le 12 mai 1706, commençant ce fameux siège de Turin, que le Piémont commémore actuellement.

Le duc dut pourvoir à tous les préparatifs d'une défense acharnée. Laisant ensuite le commandement de la ville au comte Daun, il en sortit, le 17 juin, pour recueillir une armée de secours et presser l'arrivée des Alliés. Il se dirigea d'abord vers Mondovi, poursuivi par la cavalerie française, qui réussit à arrêter le prince de Carignan. Le duc lui livra un combat,

court mais sanglant, près de Staffarda, s'ouvrit un passage et se dirigea enfin vers la vallée de Luserne. Quoique sa conduite à l'égard des Vaudois eût été injuste et ingrate, il savait que leur foi, cette foi qu'il avait tant persécutée, leur enseignait précisément à honorer le Roi et à lui obéir aussi longtemps que ses ordres ne seraient pas contraires à ceux de leur Créateur. Aussi jugea-t-il ne pouvoir être, nulle part dans ses Etats, mieux en sûreté qu'au milieu d'eux.

Il arriva à Bubiane, le 7 juillet, ayant toujours les Français à ses trousses ; mais les milices vaudoises étaient là ; elles tinrent l'ennemi en respect et le repoussèrent jusqu'à Briquéras. Une députation de leurs officiers et des pasteurs vint présenter leurs hommages à Son Altesse. Bien que les troupes françaises, commandées par d'Aubeterre, battissent la campagne, épiant tous ses mouvements, le duc se sentait désormais tranquille. Il s'arrêta une semaine au-dessus de Bubiane, dans la maison de la mission, sur l'emplacement de l'ancien château des Rorengo.

L'après-midi du 14, comme l'ennemi devenait sans doute plus pressant, il partit pour pénétrer dans la vallée. La Feuillade, plein de joie, vint se poster lui-même à Bubiane et écrivit à son roi qu'il avait si bien renfermé le duc dans la vallée de Luserne qu'il ne pourrait lui échapper.

À partir de ce moment, la tradition populaire accompagne chaque pas du souverain, qui vient chercher quelques semaines de repos au milieu de son peuple dévoué. Pendant qu'il gravissait les pentes de S. Bernard, par cette chaude journée de juillet, il se reposa un instant auprès d'une chaumière. Le paysan qui l'habitait s'empressa de lui offrir des poires, et comme le prince ne faisait qu'y toucher le brave homme insista pour qu'il en mangeât sans crainte de paraître indiscret, en lui disant : « *Mingiâ, mingiâ, mounsù lou rei, tutun i e douma ai crin* ». (1)

Après cette halte, Victor Amédée et sa suite se remirent en marche et atteignirent l'hermitage de S. Bernard. Là-haut ils purent tout à loisir étudier comme sur une carte, dans la plaine qui s'étendait à leurs pieds, les positions des Français et les mouvements de leur cavalerie, qui brûlait du désir de faire une aussi illustre capture.

Vers le soir, le duc entra à Luserne avec ses gardes, et six régiments d'infanterie. Il vit bientôt accourir à lui les autorités religieuses, civiles et militaires de la vallée, pasteurs, curés, syndics et capitaines ; il fit à chacun un accueil plein d'affabilité et assigna à ces derniers les postes qu'ils devaient oc-

(1) Mangez, mangez, monsieur le roi, quand même nous les donnons aux pourceaux.

cuper avec leurs compagnies pendant son séjour dans la vallée. Il les chargeait de veiller sur les opérations des Français et d'accourir, au premier signal, sur les points menacés.

Après qu'il se fut ainsi mis à l'abri de toute surprise, il commença à parcourir la vallée, gravissant préférablement les éminences, du haut desquelles il pouvait apercevoir Turin et se faire une idée des progrès du siège. Mais dès l'aurore du surlendemain, 16 juillet, le Duc de la Feuillade attaquait furieusement les hauteurs d'Angrogne avec quelques milliers de fantassins et mille grenadiers. La position était défendue par les Vaudois et par trois régiments allemands et trois de troupes piémontaises.

Après un combat long et sanglant, les Français furent obligés de battre en retraite, poursuivis de près jusque dans la plaine.

C'est peut-être à cette occasion que Victor Amédée se porta sur ces mêmes hauteurs, pour voir de ses yeux le combat engagé pour sa personne. En longeant les champs de l'Arvléra, il avisa un homme qui piochait et lui dit de le conduire sur la crête de la montagne; et comme le paysan demandait de pouvoir passer chez lui pour endosser sa veste afin d'accompagner dignement un si haut personnage, le duc ne le lui permit pas, insistant au contraire pour être rendu le plus tôt possible sur le mamelon des Barioles. Cet homme était le capitaine Bonnet, l'ancêtre du pasteur d'Angrogne dont plusieurs d'entre vous se rappellent sans doute le visage paternel. Du haut du riant côteau que Son Altesse et le vieux capitaine vaudois venaient de gravir, la vue dominait sur tout Angrogne, ainsi que sur les vallées de Pérouse et de S. Martin, et s'étendait au loin vers Pignerol et les riches plaines du Piémont. En apercevant soudain Turin avec sa lunette d'approche, le duc s'écria : « *Mon Dieu, mon Dieu, voilà qu'ils vont me bombarder et me faire perdre mon cher Turin.* »

Victor Amédée reçut, à S. Jean, l'hospitalité de la famille Combe-Magnot, de laquelle sont issus plusieurs pasteurs, notaires et autres personnages en vue. Cette famille occupait la maison dite *la Fontaine*, qui est attenante au presbytère actuel des Bellonats. Pour rappeler l'honneur qu'ils avaient eu d'héberger un hôte aussi illustre, le prince leur permit d'arborer sur leur toit une girouette, portant sans doute les armes de Savoie.

Mais le séjour du duc au Val Luserne semble n'avoir pas été exempt de dangers. Peut-être des émissaires français circulaient-ils en secret, méditant une surprise ou un enlèvement et obligeant ce prince à se cacher pendant quelques jours. Cela expliquerait la tradition d'après laquelle Victor Amédée, revenant un jour de S. Germain par le chemin de la Collette, aurait dû passer la nuit, caché sous un tas de bogues de châ-

taignes, dans la maisonnette du Pra dal Rei. Ce *ciabot*, simple abri où l'on rentre la litière, est situé sur les bords de la Turinella, en aval du moulin bien connu de Ciantarana, sur le territoire de l'Envers-Portes.

Mais le moment culminant de ces quelques semaines est, sans contredit, le séjour de Victor Amédée à Rora. Toujours suivant les traditions locales, se sentant en danger à Luserne, il aurait décidé de se retirer dans ce pays que Janavel, avec peu d'hommes, avait si vaillamment défendu contre toute une armée. Pour ne pas être reconnu, il se fit porter à dos d'homme, caché dans une hotte, recouvert de châtaignes avec leurs hérissons piquants.

Après avoir supporté pendant quelque temps une posture aussi incommode, il dut se sentir heureux d'arriver à Rora, où il logea chez Antoine Durand-Canton, le plus gros propriétaire du pays. Ce personnage fut non moins de douze fois syndic de sa commune, notamment en 1705; lors de l'arrivée du duc, il était percepteur. Aujourd'hui encore, les vieillards du vallon ne tarissent pas en détails sur la richesse de cette famille. Les Canton auraient eu connaissance d'une source cachée, dans les eaux de laquelle on trouvait fréquemment des paillettes d'or. Ils l'exploitaient à l'aide d'ouvriers auxquels ils bandaient les yeux avant de pénétrer dans le souterrain et avant d'en sortir. Plus tard, un éboulement recouvrit la source et les priva de cet important revenu.

Un jour, raconte-t-on encore, un des Canton ayant tué un homme dans une rixe au marché de Luserne, le meurtrier fut condamné à mort, à moins qu'il pût se racheter en payant, séance tenante, son pesant d'or. Il réussit à se procurer à peu près la quantité requise; il manquait cependant quelques livres. Canton, enlevant les boutons de ses vêtements, qui étaient d'or massif, les jeta dans l'autre plateau de la balance; il augmentait ainsi le poids de l'or, pendant que le sien diminuait d'autant, et obtenait enfin sa liberté.

La maison de cette famille Durand occupait alors, comme aujourd'hui, l'extrémité ou angle (*cantoun* en patois) nord-ouest de la *ville* ou chef-lieu de Rora; de là ce surnom de Canton, qui a désormais prévalu sur le nom de famille. La partie ancienne comprend deux corps de bâtiments allant, l'un de l'ouest à l'est, l'autre du nord au sud. C'est à l'angle où les deux ailes se rattachent, dans la chambre située au nord de la grand'porte, que Canton logea son hôte royal. Une fenêtre s'ouvre au levant sur la place rustique.

Quels sentiments devaient s'agiter dans le cœur de Victor Amédée, quels souvenirs affluer à sa mémoire pendant que, dans cette petite pièce à peine meublée, il étendait ses mem-

bres fatigués sur un lit de toile grossière ! Quoique, par son éducation, il fût habitué à considérer le peuple comme un vil troupeau sur lequel il avait tous les droits, en réfléchissant sur le fait qu'il était maintenant à la garde des Vaudois, n'aura-t-il pas repassé dans sa mémoire ses relations avec ce peuple tant décrié ? Il se revoyait sans doute, accoué à la fenêtre du palais d'Angrogne, à Luserne, pendant les sanglantes journées d'avril 1686, regardant impassible traîner en prison les hommes auxquels on avait, en son nom, promis la liberté, arracher les enfants aux bras de leurs parents pour les donner à des moines, livrer les femmes à la brutalité des soldats, et cependant il n'avait rien à leur reprocher sinon d'être fidèles à leur foi. Quelques mois plus tard, quand les trois quarts de ces misérables avaient succombé à de longues et odieuses tortures, il se revoyait apportant mairte restriction à leur libération, quoiqu'il en eût donné sa parole aux Suisses : il retenait les pasteurs et leurs familles, faisant 47 personnes, 400 enfants enlevés, les 80 hommes emprisonnés à Asti, et les 424 familles dont les chefs avaient abjuré pour échapper à la mort, tellement il se fiait peu à la sincérité de leur apostasie. Puis il se revoyait soudoyant des sicaires pour assassiner, sur la terre d'exil, Janel, Arnaud, Pellenc. À la suite de la rentrée des Vaudois, il se rappelait ce jour où, accueillant Arnaud à son camp et le comblant de présents, il lui avait dit, ainsi qu'à ses compagnons : *« Vous n'avez qu'un Dieu et qu'un Prince à servir. Servez Dieu et votre Prince fidèlement. Jusqu'à présent nous avons été ennemis, désormais il nous faut être bons amis. D'autres ont été la cause de votre malheur : mais si, comme vous le devez, vous exposez vos vies pour mon service, j'exposerai aussi la mienne pour vous et, tant que j'aurai un morceau de pain, vous en aurez votre part. »* Les Vaudois lui avaient, en effet, été fidèles jusqu'au sacrifice ; et lui ? À peine la guerre finie, il avait signé un nouvel édit d'exil, refusant même de faire une exception pour Arnaud, quoique cela lui eût été particulièrement demandé. Et après avoir promis à ces serviteurs, exilés deux fois par leur maître, de leur fournir les vivres pendant ce triste voyage, il les leur avait encore retranchés, lui qui se disait prêt à partager avec eux son dernier morceau de pain ; et cependant c'est sur son invitation que ces réfugiés français étaient venus verser leur sang pour lui. Et c'est à cet Arnaud, qu'il avait peut-être revu la veille, qu'il devait maintenant, si les Vaudois, fatigués de tant de perfidie, avaient résisté aux offres tentatrices de la France.

Peut-être se sentit-il ému en pensant à tant de constance si étrangement récompensée. Hélas ! s'il en fut ainsi, cela ne devait pas durer, et à peine sorti des remparts naturels du Val Luserne, il allait effacer de son cœur tout sentiment de justice.

à leur égard. En promulguant ses Lois et Constitutions il allait restreindre encore leurs rares libertés; et lorsque, vieillard décrépit, il se disposera à abdiquer le trône, il voudra encore signer l'édit d'exil de 1730, comme pour montrer que sa haine impolitique et son ingratitude ne devaient être surpassées que par la patience inlassable des Vaudois.

Après une nuit de repos, le duc voulut sans doute gravir le belvédère de Rocca Bèra, d'où un panorama de toute beauté



Panorama de RORA.

(Cliché J. MAGGIORE).

(1) Ce jardin est visible entre les deux premières maisons de gauche, dans cette vue.

allait se dérouler à ses yeux. Avant de quitter son hôte, il lui laissa, en souvenir de son passage, sa coupe aux armes de Savoie et sa cuiller en argent et lui demanda s'il y avait quelque faveur spéciale qu'il désirât obtenir. Canton, qui était précisément en conflit avec les autres habitants de Rora au sujet d'un nouvel emplacement pour le cimetière communal, se fit accorder l'étrange privilège de pouvoir enterrer ses morts dans son jardin. (1) Ils consacrèrent à cet usage la platebande

occidentale de ce jardin, adossée actuellement au mur d'une maison de construction récente. C'est là qu'Antoine Durand-Canton fut lui-même enseveli le 4 octobre 1731 ; il était alors ancien, diacre et syndic. Le dernier de ses descendants, dont les dépouilles y furent déposées, fut Jacques, mort le 13 février 1882, à l'âge de 92 ans. Le 10 mai suivant, une communication faite par le syndic à la famille, d'ordre du sous-préfet, défendait, au nom de l'hygiène et des lois en vigueur, de se servir plus longtemps de ce cimetière.

Quant aux pièces d'argenterie, la coupe servit pendant plus d'un siècle pour puiser l'eau à la fontaine ; vers 1820, dans un moment de détresse financière, elle fut vendue pour 12 francs à un Juif de Pignerol. La cuillère, plus intéressante pour son histoire qu'à cause de sa valeur réelle, vous pourrez, chers enfants, la voir au Musée Vaudois, à la Tour, quand vos parents ou vos instituteurs voudront vous y accompagner.

Mais revenons à Victor Amédée. Après mainte tentative, rendue inutile par la vigoureuse résistance des Vaudois, les Français perdirent tout espoir de surprendre le duc. D'autre part, ils avaient appris qu'Eugène de Savoie avait réussi à franchir l'Adige avec une armée allemande, pour débloquer Turin. Aussi la Feuillade rejoignit-il le gros de son armée pour hâter les opérations du siège et, si possible, faire tomber la ville avant l'arrivée des secours.

Le duc avait donc les mains libres. D'ailleurs il était, lui aussi, impatient de se rapprocher de sa capitale pour tâcher d'en empêcher la reddition. Le 1^{er} août, il quittait Luserne et s'arrêtait encore une quinzaine de jours à la mission de Bubbiano avant de partir à la rencontre des Alliés. Six cents Vaudois et cent Camisards se joignirent à ses troupes. Il se rendit d'abord à Polonghera, de là à Carmagnole, et ne tarda pas à se mettre en communication avec Eugène. Les deux princes se rencontrèrent à Villastellone et gravirent ensemble la hauteur de Superga pour étudier l'état de la ville assiégée et les positions des assiégeants. C'est à cette occasion que le duc fit le vœu d'ériger une basilique sur cette même colline si sa ville lui était rendue, vœu qu'il exécuta avec magnificence quelques années plus tard. C'est dans les caveaux de ce superbe monument qu'il fut enseveli, ainsi que ses successeurs jusqu'à Charles Albert.

Il y avait désormais trois mois que Turin souffrait les horreurs du siège et d'un bombardement assidu. À l'approche de l'armée libératrice, les assiégés redoublèrent de courage pour résister au redoublement d'efforts des assiégeants. Les grenadiers français, en particulier, prodiguèrent leurs vies pour pénétrer dans la citadelle par des souterrains, où ils ne pouvaient

avancer qu'un à un et qui les conduisaient à une mort presque certaine. Mais le temps pressait. et il importait trop à l'orgueilleux Louis XIV de s'emparer de la métropole piémontaise pour que l'on crût devoir ménager les hommes. Les assauts, devenus plus fréquents, furent tous repoussés par la valeureuse garnison, que secondaient activement les habitants, de quelque classe, âge ou sexe. Hommes et femmes, plébéiens et nobles dames, des enfants même accouraient aux remparts, portant de la terre pour réparer les brèches, chargeant les armes, recueillant les blessés. Plusieurs des quatre cents femmes et des enfants de l'orphelinat, qui se prêtèrent à ces dangereux services, furent fauchés par les bombes ou écrasés sous les pans de mur qui s'écroulaient.

Le 27 août, on repoussa, non sans peine, un furieux assaut général; la victoire, longuement disputée, coûta aux assiégés 400 soldats et 38 officiers. Le lendemain, les Français voyaient leurs rangs grossis par l'arrivée du duc d'Orléans qui, n'ayant pu arrêter la marche d'Eugène de Savoie à travers la Lombardie, venait presser la reddition de Turin. Profitant de ce renfort, ils décidèrent de donner, le 30, un assaut auquel rien ne pût résister.

La sape et la mine n'avaient pas cessé de travailler sourdement aux approches de la citadelle. Dans la nuit du 29 au 30 août, trois compagnies de grenadiers français s'avancèrent dans un conduit que les sapeurs venaient d'achever. Ils parviennent à une porte en fer, l'enfoncent et envahissent un souterrain qui communiquait avec l'intérieur de la citadelle. Deux artilleurs piémontais, un sergent et un soldat, gardaient seuls cette issue. Surpris par l'invasion subite de l'ennemi, ils ont à peine le temps de fermer une dernière porte qui les en sépare, et de mettre le feu aux poudres, pendant que les assaillants brisent l'obstacle à coups de hache. Impossible de placer encore la mèche et de s'enfuir après l'avoir allumée. Le sergent hésite, perd la tête. Son camarade, se jetant devant lui, lui dit brusquement : « *Ote-toi de là, tu es plus long qu'une journée sans pain; laisse-moi faire et sauve-toi.* » Puis, tandis que l'autre s'éloignait, cet humble héros, Pietro Micca, natif de Sagliano d'Andorno, près de Bielle, accomplissait le sanglant sacrifice. Bientôt une terrible explosion se produisait, le fracassant parmi les décombres, en même temps que les trois compagnies de grenadiers et une batterie de quatre canons. La citadelle était sauvée.

Le jour venu, l'armée française donna l'assaut général. On combattit avec acharnement sur toute la ligne des bastions. Les Français réussirent à s'emparer d'une position importante; tout semblait perdu. Les Turinois, perchés sur les toits, les clochers et les tours, assistaient, pleins de trépidation, à la ruine de leurs plus chères espérances. Mais un des défenseurs de la position

perdue, ayant jeté derrière lui, en se retirant, un flambeau allumé, on entendit soudain un tonnerre assourdissant. La torche était tombée dans un fourneau de mine, qui fit sauter en l'air 150 grenadiers et 4 canons. Malgré les ordres impérieux de leurs officiers, les soldats français hésitent à se jeter dans ce volcan, puis reculent. Les Piémontais, s'en apercevant, remontent sur le bastion, le franchissent, poursuivent l'ennemi jusque dans ses retranchements et en enlèvent un canon, qu'ils rapportent en triomphe. Les citoyens, animés par cet exemple, se pressent aux portes pour faire une sortie, mais le gouverneur les en empêche, tout en les louant de leur zèle.

Les assiégeants, qui avaient eu 3000 morts dans cette terrible journée, ne tentèrent plus rien de sérieux contre la ville pendant la semaine qu'ils tinrent encore le camp devant Turin.

Enfin, le 7 septembre, Victor Amédée et Eugène s'avancèrent en ordre de bataille, quoiqu'avec des forces moindres que celles des Français. Ceux-ci, ne voulant pas perdre tous les travaux du siège, en s'éloignant des murs pour combattre, les attendirent devant leur camp. Cette hésitation leur fut fatale, car, pendant que l'armée de secours les attaquait de front, les assiégés firent, de leur côté, une vigoureuse sortie. Bien qu'ils eussent combattu avec leur bravoure accoutumée, les soldats du roi eurent 20.000 morts, entre autres leur chef, le maréchal Marsin. Ils laissèrent aussi plusieurs milliers de prisonniers entre les mains du vainqueur.

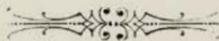
Les réchappés se retirèrent en désordre vers Pignerol, les officiers sans soldats, ceux-ci par petits groupes, la plupart sans armes, à la merci des paysans, qui brûlaient du désir de se venger du pillage de leurs biens, et des mauvais traitements dont ces troupes les avaient trop longtemps abreuvés.

Les princes firent leur entrée à Turin au milieu de l'allégresse générale. Mais il fallut bientôt reprendre la campagne pour rejeter les Français au delà de la frontière naturelle des Alpes et leur enlever tout ce qu'ils possédaient en deçà. Cet heureux résultat fut obtenu dans les deux années suivantes, et sanctionné par les Puissances au traité de paix d'Utrecht en 1713.

Malgré l'acte d'héroïsme de Pietro Micca et ses heureuses conséquences, personne ne parla de lui au duc. Les officiers de la garnison eurent des présents, des grades, des honneurs ; les soldats survivants reçurent aussi quelques récompenses, mais nul ne pensa au pauvre artilleur. Aussi, l'année suivante, la veuve Micca, réduite à l'indigence par la mort de son seul appui, fit-elle parvenir au souverain une supplique lui exposant son état et celui de son petit orphelin, âgé de deux ans. Le duc disposa généreusement (?) pour que la pauvre femme reçût, sa vie durant, deux rations de pain par jour.

Bientôt le nom de Pietro Micca tomba dans l'oubli. Ce ne fut que près d'un siècle plus tard que sa mémoire fut remise en honneur par l'historien Charles Botta. Aujourd'hui, l'on peut voir deux monuments élevés à sa gloire, près de cette citadelle, qui avait été témoin de son exploit. Vous du moins, chers enfants, n'oubliez pas ce héros piémontais et apprenez de lui que le sentiment du devoir doit nous conduire, s'il le faut, jusqu'au sacrifice de nous-mêmes.

J. J.





IMPRIMERIE ALPINE

TORRE PELLICE